

les Cruzillois ont du talent !



CRUZILLE bulletin municipal n°27 - janvier 2013



Les Cruzillois ont du talent

Au passé ou au présent, ils donnent de la couleur à notre vie, de la fantaisie à notre environnement. Ils charment nos oreilles, enchantent nos yeux, nous étonnent, nous émeuvent, nous donnent du plaisir, nous rassemblent.

Ils donnent forme à leur imagination, ils donnent du relief aux choses simples, ils transforment le quotidien.

Ils en vivent et en ont fait leur métier, ou ils échappent au leur par ces petits « moments de grâce ».

Ils sont artistes, créateurs, sculpteurs, photographes, peintres du dimanche ou des autres jours, amateurs ou dilettantes. Ils jouent la comédie ou font de la musique.

Ils travaillent le bois, le métal, la peinture, la photographie, la terre, le verre, les liquides, Les couleurs, les végétaux, les mots, les images, les sons, les notes, les textes.

Grands ou petits talents, ils sont un peu le sel de la vie, ils nous aident à agrémenter notre existence. Sans eux, ce serait trop triste. Il flotte dans l'air de Cruzille comme un petit parfum créatif, notre village serait-il un vivier ?

Quant à Toi, talentueux, que cet inventaire aurait omis, pardonne-nous et prends plaisir, aussi, à cette petite ballade aux accents cruzillois...

Daniel Guilloux

Un gars du pays qui cultive les talents

Un enfant du pays, c'est ainsi qu'on pourrait qualifier Daniel, né en 1949, il a ensuite vécu toute son enfance à Sagy, au hameau du village de Cruzille où ses parents tenaient leur exploitation agricole. On pourrait ajouter, aussi, qu'il a usé ses fonds de culottes sur les bancs de l'école communale puisque il ne l'a quittée, cette bonne vieille école, qu'à 14 ans, quand il a été considéré assez grand pour travailler à la ferme. Les bêtes, les foin, la vigne, il a tout fait, mais ce n'était pas vraiment son « truc ». Lui, il aurait voulu être acteur, faire du cinéma ...



Feuilles D. Guilloux 2010

Le cinéma

Il en aura l'opportunité grâce à Jean Monnier, vidéaste, qu'il va rencontrer pendant ses pérégrinations, qui l'initiera au cinéma amateur, (plus tard ils feront un film nommé " Pierreclos ").

Il faut bien reconnaître que la culture (celle avec un petit « c »), ça ne l'intéressait pas vraiment, et dès qu'il a pu, il a abandonné l'agriculture pour travailler chez CIM (Combiér Imprimeur Mâcon) au laboratoire pour faire du développement. Il aurait voulu être opérateur. Heureusement l'un des frères Combiér, Marc, va le remarquer et le prendre un peu en charge tout en lui apprenant les techniques de prise de vue. Mais tout ça ne nourrit pas tellement son homme, et Daniel doit travailler comme magasinier chez Solex. Mais l'appel de la scène reste le plus fort... Alors, il monte à Paris en stop pour faire, vous l'avez deviné, du cinéma.

Le théâtre

Arrivé à la Capitale, il s'inscrit au cours du conservatoire du 11^{ème}, dirigé par Robert Vidalin de la Comédie Française. En parallèle, pour pouvoir vivre, il est contraint de travailler comme veilleur de nuit dans un hôtel, il faut bien gagner sa vie ! Malgré les doutes et le refus de son professeur, il se présentera

au concours où il décrochera un 1^{er} Prix ex aequo hors concours, ce qui paraissait inespéré. Mais il est à cette époque « écorché vif », il ne poursuit pas le théâtre. On est au tout début des années 70, c'est sa période de « vache enragée ! ». L'une de ses sœurs, Jacqueline, est installée à Lyon, et il se décide à la rejoindre. Il restera à Lyon près de 3 ans, à faire un tas de petits métiers.

La photographie et le reportage

C'est alors qu'il exerce le métier de peintre applicateur (il fait les bandes jaunes sur les routes), travaillant, donc, qu'il peut acheter son 1^{er} Leica. A Lyon, il fait connaissance de Bernard Gouttenoire, à la fois journaliste et critique d'art qui travaille à « Hebdo Lyon », l'un des premiers journaux gratuits, qui, à l'époque, dans ses pages, laissait une bonne place pour de vrais reportages. Daniel va y rester 3 ans, pendant lesquels comme salarié, photographe, il fera beaucoup de photos de reportages. Parmi ceux qui vont le lancer, c'est un reportage sur la pauvreté à Lyon, réalisé avec les Petits frères des pauvres; qui lui vaudra beaucoup de compliments. Par la suite il va partir souvent à l'étranger, Maroc, Sahara, USA. Ce sera vraiment une période très importante, d'ailleurs, son rédacteur en chef, Philippe Ménert, le soutient.

Ensuite, ce sera un reportage sur la Foire de Lyon qui lui vaudra aussi une bonne notoriété. Il a eu l'idée d'aller placer une affiche de la foire au Zoo du Parc de la Tête d'or, dans l'enclos aux lions. Il a réussi alors à photographier le lion présentant l'affiche de la foire dans sa gueule... La photo a fait le tour de Lyon et lui a permis, alors, de vivre avec un salaire correct quelques temps. Il a bien aimé toute la période où il a travaillé à ce journal, qui lui laissait une bonne liberté et d'excellentes opportunités de reportages tout à fait passionnants et variés. Il est allé faire un reportage sur le canal du Midi, là, où il a été invité sur un « house-Boat ». Grâce à ce reportage, il a pu partir, toujours pour Hebdo Lyon, pour couvrir l'America's Cup, qui se déroulait à Newport (USA) où il passera un peu plus d'un mois. De retour à Lyon, il a fait une grosse exposition à l'hôtel de ville qui a connu un beau succès. Il sera, avec elle, à l'origine, de la première campagne en France d'aide au défi français pour cette coupe. C'est dans ces années là que le sponsoring commençait à se développer pour les bateaux, et avec « Hebdo Lyon », ils étaient, alors, un peu à la pointe.

Mais, hélas, des remaniements de personnels vont l'obliger à quitter l'entreprise.

Cameraman

Il commence alors à travailler en free lance avec FR3 Rhône Alpes. Il est caméraman pour les actualités puis également de plateau, aux informations. Mais hélas, des conflits internes l'obligent à quitter à regret son emploi. Il reprend la photographie, il obtient un prix comme lauréat de la Fondation de la photographie à l'Institut Lumière. Il enseigne même la photo, c'est donc sa période lyonnaise qui durera plusieurs années de 1977 à 1983. Dans les années 80, il commence un premier reportage pour les Pompiers pour lequel il passera plus de 3 mois avec eux. Il avait obtenu l'autorisation de partir dans les véhicules avec eux sur les sinistres, pour réaliser un reportage au plus proche du terrain. En 1981, il sort son premier livre « les pompiers au quotidien ». Il rencontre Hervé Gloaguen, grand photographe, l'un des fondateurs de l'agence de photos « Viva », avec lequel il se lie d'amitié, ils cohabitent quelques temps, très soudés par leur amitié. C'est une période très enrichissante. Grâce à cet ami, Daniel découvre la photo couleur, se met à travailler plus la lumière, à travers toutes sortes de sujets, blues, jazz, etc. Il monte des expositions.

Il travaille un peu pour la Presse, c'est le moment où il part à Roanne, suite à un reportage, où il va rester quelques années, mais quelques difficultés de santé vont l'empêcher de travailler. Il remonte donc à Paris, où il travaille avec l'agence ANA, créée par Anna Obolensky, ancienne directrice de l'agence MAGNUM. Il va y rester 7 ans mais il ne se sent plus très bien dans cette grande ville. Il côtoie pourtant les plus grands du monde de la photo, mais après 2 ans, et des galères financières, il quitte pour quelques temps Paris pour l'Angleterre, avec une amie australienne ; là, il va se ressourcer à Manchester dans la milieu du théâtre, chez d'autres artistes. Il aura même l'occasion de séjourner chez l'actrice Julie Christie avec des gypsies.

Il en profite pour faire un reportage sur cette ville. Puis il retourne à Paris, mais ne fait qu'y passer et rejoint la région mâconnaise.

La photo aérienne

C'est là qu'il a l'idée de faire de la photo aérienne. Il passe son brevet de pilote d'ULM en 1989, puis il achète un « Pendulaire », et devient l'un des tout premiers, en France, à réaliser des photos « seul à bord » ! Enfin, il crée son entreprise **OPEN SKY**.

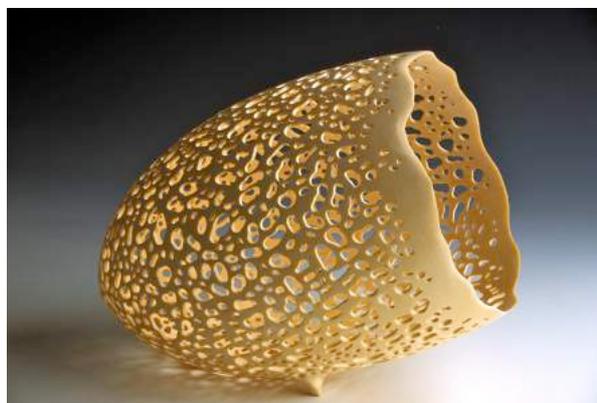
C'est un très bon démarrage, il est l'un des rares à proposer ce service, il décroche beaucoup de contrats. Il publie aussi en parallèle pour Géo, Sciences et vie, Le Pèlerin, Terre d'aventures. Il fait un premier livre sur la Turquie, il part en Laponie. Il monte beaucoup d'expositions, à Lyon, Roanne, Solutré, Paris. Il travaille pour le Centre culturel d'Anatolie. Avec Terre d'Aventure, il y va à l'intox, et propose de faire de meilleures photos que tout ce qu'ils ont eu jusqu'à présent. Ça marche et il part, pour eux, en reportage en Turquie, en Finlande. Il doit investir pour avoir du très bon matériel de reportage. Anna Obolensky décède et il doit changer d'agence, il entre chez Ask Images.

La photographie industrielle

C'est à Mâcon qu'il découvre avec beaucoup d'intérêt le monde de l'entreprise et fait de la photo industrielle, au début des années 90. Il s'adapte, il a de l'expérience, une bonne cote dans le milieu de la publicité, il propose de images novatrices à de grosses entreprises comme Alstom, la Sogema, photographie avec son ULM, dans toute la France. Le plus souvent il a carte blanche, et cela marche bien pour lui. Mais la guerre du golfe qui démarre lui fait perdre près de 95% de son travail, il vivait alors dans l'Ain.

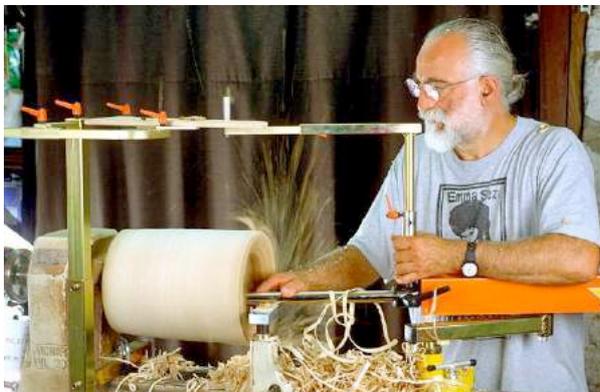
Le tournage sur bois

Une nouvelle fois, il faut trouver autre chose. En 1995 il rencontre Jean-François Escoulen, un grand tourneur sur bois, et c'est à ses côtés qu'il va démarrer l'apprentissage du tournage, puis auprès d'autres grands tourneurs américains, australiens, canadiens, allemands. Il propose à Gérard Bidou de faire un livre en anglais et un livre en français sur les quinze meilleurs tourneurs en France. Un an plus tard " Le tournage d'Art sur bois en France " est dans les librairies.



D. Guilloux OEUF DECOUPE Merisier diamètre 20cm

Il est passionné, il gagne un concours international et part passer quelques mois aux Etats Unis où il a été retenu avec 4 autres tourneurs de la planète pour travailler, tant sur la photo que sur le tournage. C'est une période faste, il fait une grosse exposition au Musée d'Art Moderne, proche de Philadelphie : ce sera un expérience passionnante, il voyage avec des artistes, il rencontre des collectionneurs, et il vend bien.



Daniel creusant un tronc d'arbre avec son profileur.

Quand il revient en Europe, il invente un outil, qui reste unique, le « profileur », qui permet de creuser dans un morceau de bois, un profil extérieur et qui lui permet, surtout, de réaliser des pièces de plus en plus fines qui ressemblent à de la dentelle de bois. Il participe à de nombreux salons. Il arrive à vendre également des outils et travaille beaucoup. Faisant partie des fondateurs de l' AFTAB (Association Française des Tourneurs d'Art sur Bois), il écrit pour des revues ou journaux aux USA ou en Grande Bretagne.

Il a de nombreuses pièces à l'étranger et a été l'objet d'un documentaire sur FR3, "La vie d'ici". Il travaille avec les musées des Pays de l'Ain où il a plus de quarante pièces en collection permanente (Lochieu).

Les bois qu'il travaille, alors, sont le platane, l'érable, le sycomore et, retour aux sources oblige, le buis (le village de Cruzille, tout particulièrement Sagy, a été peuplé pendant de longues années de générations de tourneurs sur buis, cf Bulletin n° 25).

Le Land Art

Il vient de faire une exposition de photographie sur les arbres (Land Art virtuel) au musée du Revermont.

Passionné d'architecture contemporaine, et tout particulièrement par les maisons bulles, il fait partie, avec de nombreux architectes, de l'association " homme et habitat", et participe même à un séminaire avec Antti Lovag, considéré comme l'un des plus grands " habitologues" dans le monde.

En 2001 il a un fils Titouan, c'est un grand bonheur. Mais, pour diverses raisons, il doit de nouveau quitter l'est de la Saône et a du revendre la maison où il vivait, et il revient sur Cruzille, où, dans un premier temps, c'est un peu la galère.

La sculpture sur métal

Il avait exposé en Suisse et avait eu le coup de foudre pour le travail d'un autre artiste Hanspeter Kamm. Il se met à travailler le fil de fer et son travail devient de plus en plus précis. Il poursuit sa sculpture en allant de plus en plus vers des pièces graphiques, très fines. Il utilise le fil de fer, d'inox, d'acier, il peut souder tous les diamètres depuis 0,2 mm jusqu'à 5mm. Ce sont des soudures par résistance, par points. Il réalise autant de grosses pièces que de petites.



Daniel photographié par Titouan

Et puis quoi d'autre encore ?

Il poursuit la photo, qu'il réinvestit dans le Land Art virtuel (photo placée à l'endroit de la prise de vue). Actuellement il se penche vers le Digital Art, à partir d'une photo macro, il se détache du sujet pour en sortir d'autres images.

On peut lui faire confiance, Daniel est loin d'avoir fini ses explorations.

Pour découvrir un peu plus son univers et son travail, on pourra visiter son atelier sur rendez-vous ou sur Internet.

www.danielquilloux.com/l-fr/sculpture.html

Joël Héras, Photographe, révélateur d'instants magiques

Il est arrivé à Cruzille, au hameau de Fragnes en 2004, avec sa compagne Claudine. Il raconte :

« J'ai passé une partie de ma jeunesse en Gironde, puis je suis parti à Chartres où j'ai travaillé comme électronicien. Ensuite je suis allé en Auvergne où je faisais de la maintenance sur les matériels télévisuels pour une grosse entreprise. J'ai donc commencé la photographie comme simple amateur.

Dès mes débuts, en 1976, je me suis intéressé à la nature et en particulier aux insectes. En 1980 j'ai débuté l'étude d'un système pour photographier les insectes en vol. Après deux années de conception et de mise au point, j'ai enfin pu réaliser mes premières photos d'insectes en vol, j'étais le premier en France à réaliser ce type de clichés. Dans la foulée, j'ai détourné une partie du matériel (flashes ultrarapides et cellules) et réalisé mes premières photos de gouttes dont je pressentais de nombreuses possibilités artistiques.

La passion des insectes et celle de la photographie mêlées

Dès lors, mes photographies, ont été publiées dans différents magazines : Chasseur d'images, La Salamandre, Ça m'intéresse, Géo, Terre Sauvage... Quelques années plus tard, mes photos d'insectes ont intégré la prestigieuse agence Bios, diffusées alors plus largement en France et à l'étranger pour illustrer livres, revues, calendriers, expositions, sites internet... Pour la revue Horizons Nature j'ai rédigé les articles, textes et photos, de la rubrique "Instants d'insectes".



J'ai pu donner des conférences sur le vol et la prise de vue des insectes en vol pour de nombreuses sociétés de Sciences Naturelles ou d'entomologies, le Muséum d'entomologie à Paris ainsi que sur la prise de vue des gouttes à la Société des Amis du Musée Nicéphore Niepce à Chalon sur Saône.

J'ai participé à de nombreuses expositions : en France, en Belgique, en Suisse

J'ai exposé également mes photos de gouttes "Sculptures liquides" à la Biennale de l'art figuratif de Vaux-en-Beaujolais, au Grand Marché d'Art Contemporain de Bastille à Paris, à la salle Duruy à Cluny. Récemment, quelques photos de gouttes ont rejoint les cimaises de la galerie Anagama à Versailles, d'autres au Grand Palais à Paris pour le salon des Artistes Français " Art en Capital ".

La Présentation d'insectes en vol :

J'ai pu fusionner trois de mes passions : la photographie, la nature et l'électronique, j'ai débuté dès 1979. Je ne me doutais pas que la réalisation d'un appareil pour photographier les insectes en vol allait influencer aussi durablement une grande partie de mon temps libre. En 1982, après deux années pour concevoir l'ensemble de mon matériel spécifique, je me suis spécialisé dans la prise de vue des insectes en vol. En parallèle, j'ai approfondi mes connaissances de la vie des insectes : leurs techniques de vol, leurs comportements, leur biologie.

Les insectes proviennent tous de la région et sont pour la plupart communs mais, dans leurs mouvements aériens, étant trop rapides, ils se dérobent à notre regard. Ainsi, je suspends leur vol, le temps d'une photo, et dévoile de brefs instants insoupçonnés.

La photographie rapprochée des insectes figés en vol les révèle sous un point de vue totalement inhabituel. L'insecte, le plus souvent ignoré ou rejeté, apparaît intéressant, coloré et surtout dans des postures étonnantes, bizarres, parfois drôles et même gracieuses.

Comment dompter le liquide pour pouvoir le photographier ?



"Sculpture liquide 4"

« Cette photo fait partie des prises de vue les plus récentes. A elle seule, elle réunit une grande part de ce que j'ai expérimenté depuis mes débuts. Il y a sur la droite une goutte qui forme une contre-goutte avec une autre goutte qui percute son sommet. A gauche une bulle de savon avec une goutte qui l'a traversée. Il y a également quatre bulles d'air qui remontent à la surface. Le tout, photographié à travers un récipient en verre.

Pour réaliser une telle photo, il faut remonter à mes débuts.

A l'automne 1983, lorsque j'ai terminé mon système pour photographier les insectes en vol, j'ai fait quelques photos d'insectes et, rapidement, avec l'hiver ils ont disparu. J'ai donc eu l'idée, (ayant déjà fabriqué des flashes ultrarapides et des cellules de détection), de tester la prise de vue d'une goutte qui tombe. Mes premières photos étaient techniquement réussies.

Ensuite, par curiosité, j'ai voulu savoir ce qu'il se passait lorsque deux gouttes tombaient simultanément ou avec un certain décalage. Pour cela, j'ai dû inventer un "compte-gouttes automatique" qui me permettrait de faire tomber deux gouttes avec un temps de retard contrôlé et extrêmement précis. Pour distinguer chacune des gouttes je les colorais différemment. C'est alors que j'ai imaginé les possibilités artistiques que je pouvais espérer.

Pour ouvrir mon champ de possibilités, j'ai expérimenté en faisant varier la hauteur de chute des gouttes, dans des épaisseurs de liquide différentes, en utilisant divers fluides, l'eau, l'huile, le lait etc...

Puis, j'ai eu l'idée de faire tomber une deuxième goutte sur le sommet de la première à l'instant où elle forme une colonne mais un gros problème se posait; les deux "compte-gouttes automatiques" devant se trouver l'un au dessus de l'autre, celui du dessous devait s'escamoter pour laisser passer la deuxième goutte et cela en quelques millièmes de secondes.

Le problème résolu, j'ai pu faire ces prises de vues fantastiques et uniques de "couronne" recouvrant la contre-goutte.

Puis j'ai eu l'idée d'utiliser les bulles de savon avec la recherche du système pour les libérer de manière à ce qu'elles se trouvent exactement à l'endroit désiré au moment de la prise de vue, il en a été de même pour les bulles d'air qui remontent à la surface.

J'ai beaucoup expérimenté !

Parallèlement à cela, il y a, pour chaque prise de vue, un travail de recherche de l'éclairage afin de mettre en valeur les transparences, les volumes, les irisations des bulles, le contraste avec les gouttes et l'arrière plan ...

La préparation de la prise de vue consiste à positionner et régler le retard pour chaque goutte et chaque bulle. Je prends une photo test à chaque modification du réglage afin de voir le résultat. Je règle ensuite l'éclairage : la disposition des flashes, de l'arrière plan, des réflecteurs, d'abord sans couleur puis en colorant les gouttes (afin de ne pas modifier la teinte de l'eau du bac, je ne colore les gouttes qu'au dernier moment). Enfin, je nettoie parfaitement les parois du bac et fais la prise de vue.

En conclusion, pour imaginer et réaliser cette photo, il m'a fallu, hormis le matériel conçu à chaque nouvelle expérimentation et toute l'expérience accumulée depuis mes débuts, environ cinq heures de réglages.

Ma démarche artistique se scinde en deux volets.

Tout d'abord, je suis plasticien, créateur de formes liquides que je fais apparaître en faisant tomber et se percuter des gouttes, entre elles, sur des surfaces liquides ou des bulles de savon. Avec des moyens différents de ceux utilisés pour d'autres arts plastiques, je sculpte les liquides.

Le peintre a ses pinceaux, ses brosses et ses couteaux, le sculpteur ses ciseaux, ses gouges et autres instruments pour réaliser son œuvre. Il n'existe pas d'outils pour sculpter les liquides, il m'a fallu les concevoir. Ce sont principalement des distributeurs de gouttes qui libèrent une goutte à un moment et un lieu précis, et des retardateurs qui déterminent l'intervalle de temps entre le départ de chaque goutte et l'instant exact de la prise de vue.

Chaque artiste doit apprendre ou découvrir les techniques de son art. Il en va de même pour moi, j'ai toujours une période d'apprentissage de l'utilisation et de ses effets, lorsque j'utilise un nouvel instrument, même s'il est de ma fabrication.

Le travail d'un artiste n'est pas figé, il évolue au fil du temps grâce à de nouvelles techniques, de nouvelles sources d'inspiration, des réflexions sur son art et son génie créatif. En permanence, je cherche à innover, évoluer en expérimentant.

Pour maîtriser son art, il est nécessaire de comprendre comment réagit la matière utilisée pour l'œuvre. À ses débuts, un peintre doit comprendre quel effet restitue l'acrylique ou l'aquarelle, la toile ou le papier, un sculpteur sur bois expérimente en taillant dans le sens ou en travers des fils du bois, il teste différentes essences. C'est d'autant plus nécessaire pour moi qui innove en la matière, que rien n'est indiqué dans les livres, aucun maître pour m'enseigner. Je dois comprendre ce qu'il se passe lorsque la goutte tombe de plus en plus haut, ce qui se produit à tous les instants lorsqu'une goutte percute une surface de liquide ou une autre goutte, l'aspect et la réaction de différents liquides.

Dans un second temps, je suis photographe.

Par définition, le liquide ne garde pas de forme, la photographie à grande vitesse me sert à figer la structure créée à un instant déterminé.

La photographie se fait uniquement au flash, la brièveté de l'éclair de mes flashes permet de figer le mouvement. C'est donc un minutieux travail d'éclairage afin de faire ressortir les matières, les transparences, les volumes, les irisations sur les bulles, et l'ambiance que je désire obtenir.

La composition se fait par la création des formes liquides, le choix de l'angle de prise de vue et de l'arrière plan.

J'apporte une dimension supplémentaire par l'ajout de colorants dans les liquides.

Le résultat final est une photographie, mais le travail est une réelle intrication entre l'art plastique et la photographie. L'objet photographié a réellement existé, même si ce n'est qu'une toute petite portion de seconde. L'ensemble des éléments composant l'image avec leurs couleurs sont présents au moment de la prise de vue, je ne modifie pas la couleur ni n'ajoute aucun autre élément sur l'image. Le hasard n'a que peu de place dans mes compositions, mon système est suffisamment précis pour que, par approches successives, j'obtienne à quelques détails près, l'image que je m'étais fixée ».



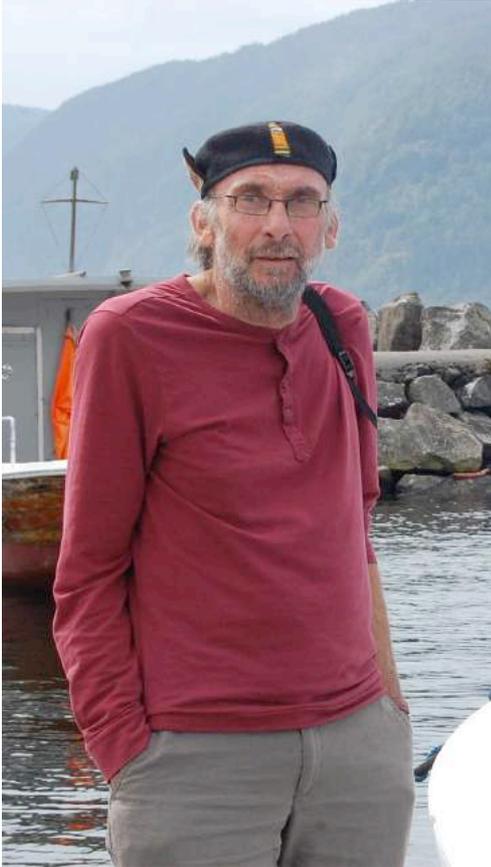
Pour en savoir plus et découvrir
d'autres photos
<http://joel-heras.com/>



Patrick ALLIER

À la rencontre des hommes et des matériaux de la Bourgogne

Puisque dans ce bulletin municipal, le comité de rédaction a décidé de parler entre autres des artistes du village, il m'est apparu intéressant de poser la question : «Qu'est-ce qu'un artiste ?» et d'essayer de donner quelques pistes pour un début de réponse.



Faisons d'abord un petit peu d'histoire.

Si l'on connaît peu le statut donné par leurs clans aux premiers peintres de Lascaux ou aux premiers sculpteurs de la déesse mère, je me risque à penser que chez ces hommes préhistoriques, nourris de chamanisme, celui qui arrivait à capturer l'image de l'animal chassé ou de la déesse mère nourricière et à la représenter, avait sûrement un statut différent des autres du fait de ce "don".

Dans l'antiquité, l'artiste était un artisan. Il devait maîtriser parfaitement la technique de son art. Ce n'était pas, pour autant, un artisan comme les autres puisqu'il était censé posséder chez les grecs, en plus de la *technè*, la *sophia*.

Nombreux sont les exemples de ces grands sculpteurs grecs, qui en plus d'une bonne aisance financière (Phidias, Lysippe ou Praxitèle), due à leur art, avaient des relations suivies avec les grands politiques de leur époque (Phidias et Périclès). Quant à Alexandre le Grand, il visitait fréquemment l'atelier d'Apelle.

Durant toute la période qui a suivi, jusqu'à la renaissance, le statut de l'artiste a été celui de l'artisan et il s'est vu enrôlé, enrégimenté dans des corporations et des guildes, avec l'obligation de suivre des règles strictes. Celui qui était reconnu pour être un des meilleurs créateurs d'images, dessinées, peintes ou sculptées, arrivait à diriger un atelier et à avoir une petite aisance financière, mais il était là seulement pour raconter une histoire ou célébrer un personnage. Son travail était le fruit d'une commande de la communauté laïque ou religieuse qui entourait cet imagier.

Puis vint la période de la Renaissance. En 1571, un fait marquant est le décret pris par Côme de Médicis exemptant les peintres et sculpteurs florentins d'appartenir à une corporation. Cela est, huit ans après la fondation de l'*Accademia del Disegno* par Giorgio Vasari, une des prémisses de la fin du système médiéval des guildes pour les artistes et de leur accès au rang d'hommes de science. En France, c'est avec la création des académies de Peinture et de Sculpture que les deux métiers deviennent officiellement distincts, même si, à la Renaissance, beaucoup d'artistes restent aussi bons peintres que sculpteurs.

Au dix-neuvième siècle, on distingue encore le "sculpteur" qui taille de la pierre, du bois ou de l'ivoire (matériaux solides) pour créer une forme unique originale et le «statuaire» qui réalise des modèles en terre (argile), en plâtre ou en cire destinés à être reproduits (technique indirecte de la "taille avec mise aux points") ou moulés (technique de la "fonte à cire perdue" pour couler le bronze).

Puis est arrivée au vingtième siècle, la prégnance de la science, avec entre autres l'invention de la photographie, qui entraîna le déclin de la commande officielle des portraits et la possibilité de reproduire un paysage. Avec la quasi disparition de la commande religieuse, l'artiste fut livré à lui-même. Cette liberté dans la création profita à certains, qui inventèrent d'autres manières de peindre et de sculpter. Duchamp est arrivé faisant voler en éclat la reconnaissance de l'artiste par un ensemble de savoir-faire. C'est l'exposition de ses «ready made», entre autres le célèbre urinoir, qui ouvrit à l'artiste un autre champ de création. Duchamp envisage que «chacun serait un artiste, mais méconnu en tant qu'artiste».



La visite. Fer, pierre, marbre

Mais il nous faut aussi parler du sens commun du mot Artiste, employé plutôt péjorativement ou pour disqualifier la personne, on en parle à propos d'une personne étrange, marginale, oisive, rêveuse, qui fait n'importe quoi, de quelqu'un qui n'a pas le sens des réalités, des règles, et est parfois considéré comme rebelle, sot ou fou.

Aujourd'hui, il y a un public qui se porte spontanément vers des œuvres n'exprimant pas un savoir-faire "technico-artistique", nous dirons pour aller vite, entre autres des œuvres conceptuelles, d'autres au contraire restent attachés à ces savoir-faire, indissociables pour eux d'une œuvre d'art et donc du statut d'artiste.

J'avoue que l'idée de cette scission m'agace. Peu importe la technique choisie, ou le mélange des techniques, ce qui est

important c'est le résultat, l'œuvre montrée.



Masque 2. Bois, crayon gras

C'est pour cela qu'un nouveau vocabulaire est né, "artiste plasticien". Ni peintre, ni sculpteur, ni vidéaste, ni photographe, mais un peu tout à la fois.

L'important reste l'acte de création, peu importe les techniques choisies.

En cela, faire des études dites artistiques pour devenir un artiste, me semble ne pas être obligatoirement le bon chemin. Apprendre les techniques ou les savoir-faire dans une école, c'est uniquement gagner du temps pour aller plus vite vers la création qui est une histoire qui appartient uniquement au créateur.

Le reste est une histoire entre le créateur et le public. Car pour moi, la création artistique va au-delà de la simple représentation, l'essentiel dans mes sculptures

c'est ce qu'elles représentent et transmettent aux yeux du public. Mais cet artiste, maintenant libre de créer ce qu'il veut, avec les techniques qu'il veut, comment vit-il ?



Cancer.

Pierre gravée, plomb et cuivre

Pour avoir un début de réponse, je laisserai la place au sociologue Pierre Bourdieu, qui à propos du "pouvoir créateur de valeur de l'artiste" écrit :

« Le "sujet" de la production artistique et de son produit n'est pas l'artiste mais l'ensemble des agents qui ont partie liée avec l'art, qui sont intéressés par l'art, qui ont intérêt à l'art et à l'existence de l'art, qui vivent de l'art et pour l'art, producteurs d'œuvres considérées comme artistiques (grands ou petits, célèbres, c'est-à-dire célébrés, ou inconnus), critiques, collectionneurs, intermédiaires ».

Patrick Allier

Si vous désirez voir les œuvres de Patrick ALLIER, tapez:

patrickallier.fr

et promenez-vous dans cette galerie virtuelle.

Exposition du 8 au 23 avril 2013
Salle Mary Ann, Hôtel de Ville de Mâcon.

Les totems en réunion



Alan Mantle

L'homme qui aime les arbres



Nous nous sommes rencontrés au coin du feu dans sa maison de Fragnes, de belles bûches se consumant dans la cheminée, une tasse de thé fumant à nos côtés : c'est déjà un peu de l'univers d'Alan avec son léger accent gallois, parlant de son amour des arbres, du bois, de la forêt, il me donnait presque l'impression d'être entrée dans une belle histoire celte du fond des âges...

Alan est né au Pays de Galles, en 1952, et il y a passé presque toute sa jeunesse. Sa mère tenait un « Bed-and-Breakfast », son père était ingénieur aéronautique, mais, ce qui va le marquer avant tout, c'est le temps qu'il passe dans la ferme de ses grands-parents, dans la montagne, ce sont eux qui vont lui donner le goût et l'amour de la nature.

Il aurait voulu étudier aux Beaux Arts, mais ce projet ne plaît pas à sa famille et il étudie la mécanique de précision ce qui va lui ouvrir des portes dans l'aviation ou l'automobile (Rolls Royce). Mais rien de tout cela ne le motive et, à 20 ans, il quitte son apprentissage pour partir en Espagne où, pendant 3 ans, il va surtout faire de la navigation. Cette période, lui permettra de rencontrer beaucoup de gens et de s'ouvrir au vaste monde culturel. Mais, un jour sentant qu'il se lasse, il décide de revenir au Pays de Galles. Ce retour va lui permettre de rencontrer celui qui va devenir son maître, Ray Paary.

C'est auprès de lui qu'il va apprendre tout ce qu'il sait de la forêt, de la sylviculture et que va se construire son amour des arbres. Il commence des activités d'abattage, d'élagage ; il participe à l'entretien de la forêt. Cette expérience sera très enrichissante, ce maître connaissait parfaitement les arbres, il avait même travaillé à des études pour la plantation d'arbres dans certaines parties du Sahara. Alan gardera toujours un immense respect pour le métier de forestier, il regrette qu'aujourd'hui, on plante sans réfléchir des résineux dans des lieux inadaptés qu'ils vont appauvrir, alors que les arbres devraient au contraire enrichir les sols. Quand il décrit cet homme, il dit vraiment « Mon Maître ». Ray, c'était aussi un artiste, et Alan a profité de son immense expérience. C'est Ray aussi lui qui va lui offrir ses 2 premières gouges qui lui permettront de vraiment commencer la sculpture. Alan, alors qu'il était adolescent, s'était un peu essayé à la sculpture, en confectionnant quelques cadeaux, à partir de bois mort qu'il ramassait et qu'il faisait renaître en le transformant. A partir du milieu des années 80, la sculpture va prendre définitivement la première place dans sa vie : il avait eu l'occasion de faire un échange avec un autre sculpteur et avait ainsi récupéré un gros morceau de bois noir. Ce fut une révélation pour lui !

En 1988, alors qu'il travaillait comme assistant sculpteur de David Nash*, sculpteur britannique, il est venu avec lui en France pour un projet avec l'écomusée de Pierre de Bresse. Il ne quittera presque plus la France alors, puisque c'est à cette occasion qu'il va rencontrer Chantal qui va devenir sa compagne et avec qui il va habiter dans le Haut Mâconnais, d'abord, à Fognères (hameau de Blanot) où ils auront une petite fille, Seren, en 1991. A force de balades dans le coin, ils vont tomber amoureux du hameau de Fragnes, (Cruzille) et s'y installer en 1992. Leur fille Seren est allée à l'école Maternelle de Cruzille quelques années.

Depuis, Alan travaille beaucoup, il expose dans de nombreux lieux. Il a travaillé aussi, un peu comme formateur, à Amiens, ainsi qu'à Fleurville, pour le galeriste Michel Froidevaux (la Distillerie).

Il a des contacts un peu partout et participe à des échanges (Rilleux-la Pape et la Pologne) il expose à St Martin en Bresse, à St Germain-du-Bois, à la galerie européenne du Bois à Dompierre les Ormes, au Conseil Régional de Bourgogne, au Conseil général d Saône-et-Loire, au Musée de Bibracte, sur le Mont Beuvrey. Il travaille aussi parfois avec d'autres artistes (Jean Fontaine sculpteur à Davayé, Christian Oddoux sculpteur à Lugny). Sa plus grosse exposition reste celle faite aux Ecuries de St Hugues à Cluny en 2011.

Il a même été l'objet d'un film dernièrement.

Actuellement il est en train de finir une grande pièce de bois pour l'enseigne d'une scierie dans le Nord. Alan dit que vivre de la sculpture, c'est un métier difficile, mais, pour lui, c'est une passion, il a la chance d'avoir beaucoup de petits mécènes, et c'est ce qui lui permet de poursuivre cette belle aventure au milieu des arbres. Quand on parle de la matière qu'il sculpte il dit que, bien sûr, la pierre lui apparaît plus facile que le bois, parce que le bois il y a toujours la fibre à suivre, mais, malgré tout, c'est le bois qui l'inspire, qu'il aime.



Nous ne parlerons pas cette fois, ou fort peu, du chêne fossilisé des marais, cette matière magnifique qu'Alan utilise, il y a tant à évoquer, mais on en retrouvera une belle évocation dans le texte de son ami *Marc Laffolay*, livré ci-dessous.

«Seeds, seedpod, graine, sèmençe, germination, cosse...»

Ce petit mot si simple qui cache tant de force, parce qu'il porte en lui cette idée de mouvement, de nouvelle naissance, de recommencement, d'élançement vers la lumière, de vigueur et de promesses, exprime pleinement l'œuvre du sculpteur comme il exprime le cycle de la vie. Ce sont tout d'abord ces bois enfouis depuis quatre millénaires au plus profond de la terre, qui retrouvent le jour. La tourbe qui les a gardés, les a façonnés, éliminant les couches de bois tendres pour ne conserver que l'essentiel. Des formes épurées qui s'entremêlent, que leur histoire et leur mystère ont rendus noirs et durs comme de la pierre. Débarrassées de leur ganque de terre, elles livrent leur magie à la lumière.

"Tu regardes le bois comme tu regardes un nuage".

Regarder, voir. Voir et découvrir ce que la matière porte en elle, de formes, de volumes, de courbes et de promesses. Prendre le temps aussi, savoir attendre. Ne pas imposer, mais continuer le rythme et le mouvement. Une vie d'homme à écouter la nature, à deviner la forêt, à se couler près des saumons dans les torrents du pays de Galles, jusqu'à leur passer la main sous le ventre.

Une vie d'homme entre mer et montagne, là où les nuages semblent s'être arrêtés.

Une vie d'homme, épurée, profondément, immobile et attentive à grandir en ce jardin de terre, de sel, d'eau et de vent.

Comme une Hancock, une vie d'homme se fonde dans cette matière qui l'accueille et se livre.

Le bois s'ouvre et se déploie, les mouvements longtemps contenus se délient et se lancent vers le ciel, les courbes se dégagent et filent, vives et harmonieuses, douces et puissantes.

Les fissures se font sources et chevelures.

L'œuvre semble monter, monter, émotion jaillissante vers toujours plus de lumière.

Un pont de vie entre ciel et terre, comme un arc en ciel.»

En quittant Alan, la nuit tombée depuis longtemps déjà, entendant l'eau sourdre dans son jardin qui jouxte sa maison, j'avais vraiment l'impression que lui et toute cette nature faisaient corps et je me disais que notre beau hameau de Fragnes avait bien de la chance de posséder de tels habitants qui le protègent.

par Claire Cornillon : Récit d'une belle rencontre

**David Nash est un grand sculpteur britannique contemporain, né en 1945 ; dès les années 70 il travaille le bois, les arbres, et a une approche très originale de l'arbre dans la nature et il va exposer presque partout en Europe. Une exposition lui a été consacrée dernièrement à la galerie Lelong (Paris).*

Pour approfondir cette découverte de l'artiste vous pouvez consulter sur le Net son site <http://www.alanmantle.com/sculpture.html> où vous pourrez retrouver son parcours complet, avec tous les lieux où il a exposé et les projets auxquels il a participé.

Bernard BODELET

Bourguignon, médecin et peintre



Triptyque "La semaine sainte", huile sur toile

C'est sur la place de Cruzille que Bernard fit ses premiers pas, mais c'est à Dijon qu'une muse se pencha sur son berceau. Il s'en souvient dans son avant-propos du livret édité à l'occasion de son exposition, " 25 ans de peinture ", organisée par le Musée de Saint-Dié des Vosges où il exerça comme Médecin ORL pendant 37 ans. Il écrivait alors :

« Le 30 Juin 1944 je naquis à Dijon. L'accoucheur fut formel : je ne manifestais aucune tendance artistique à ce moment. Et pourtant vers 4, 5 ou 6 ans j'allais reconnaître le visage de cette Muse qui s'était avec attendrissement penchée sur mon berceau.

Lorsqu'elle prit pour moi figure humaine elle avait un gros ventre et une belle moustache grise. Dès cette tendre époque elle m'avait fait don, pour calmer mes ardeurs et sauvegarder sa sieste, d'une boîte de couleurs et de feuilles d'aquarelle.

Installé à mon guéridon, sous son œil assoupi mais toujours complaisant, j'entrais dans le mystère d'une création où se mêlaient d'une façon pas toujours harmonieuse l'eau d'un gobelet (qu'il ne fallait pas renverser) et une peinture qui d'emblée semblait prendre un malin plaisir à contrarier mes projets créateurs.

Ma Muse sommeillait, parfois même elle ronflait ! Ce point inhabituel chez une Muse aurait dû m'inquiéter. Mais lorsqu'on est enfant, on est sans expérience et je croyais alors fermement qu'une Muse honorable devait porter moustache, avoir quelque embonpoint, se prénommer Léon et être pour le moins Professeur de Dessin.

Ma Muse, mon grand-père, était à la retraite ! Je fus, je le crois bien, son tout dernier élève. Elève n'est pas le mot, complice ou compagnon serait plus judicieux.

Compagnon, je l'étais quand il m'accompagnait à la découverte des Arts mais aussi des hommes et de leurs techniques. Complice je le devins quand, passant derrière moi, il corrigeait discrètement l'épreuve, contrastait un objet, atténuait une ombre, retrouvait une lumière.

Je dois beaucoup à cet homme, remarquable d'affection et d'intelligence, et entre beaucoup d'autres choses, de m'avoir appris à regarder et aimer le monde au quotidien ».

Cette envie de peindre le poursuit lors de ses études secondaires à Sedan puis à Nancy. Il se souvient : *« Parallèlement à mon grand-père, l'Ecole Publique mit à ma disposition (ainsi qu'à celle de mes petits camarades) une Muse, appointée une heure par semaine, pour guider mon génie créateur. Ces Muses intolérantes me refusèrent le droit de faire de l'aquarelle là où le programme spécifiait l'enseignement de la gouache. J'étais, du fait même, prié de ne pas employer un mode d'expression que j'étais sensé ne pas connaître puisqu'il ne m'était pas enseigné. Mes Professeurs de Dessin, au Lycée Poincaré de Nancy, n'avaient aucun mépris pour les aquarellistes... Au contraire leur enthousiasme tolérant encourageait avec bonté les rares égarés inscrits aux cours facultatifs de dessin... »*

Peindre, changer de technique, reprendre les rudiments d'une peinture à l'huile trop tardivement enseignée par son grand-père vieillissant. Et c'est à Paris qu'il fait une rencontre. Il raconte : *« L'aquarelle était mon univers d'enfant. Il allait disparaître. Je venais de tomber amoureux... A Montmartre s'il vous plaît. Lorsque j'en fis la connaissance, elle était brune, métallique, étincelante... La truelle de ce peintre montmartrois me séduisait au point que j'eus l'audace de la prendre dans ma main et de pénétrer ainsi un monde nouveau : celui de la peinture à l'huile.*

L'objet inanimé possédait bien une âme et l'âme était damnée... Les premières victimes de notre union furent tout naturellement les monts du mâconnais, le pays de Solutré et les églises clunisiennes. Mais nous n'avons pas épargné non plus les toits du Périgord et les vieilles pierres du Lot qui était devenu mon pays d'adoption et d'affection. Mon union avec ce couteau à peindre connut parfois de difficiles moments... Le même quotidien trop longtemps partagé, sans grande nouveauté, créait la lassitude... Je me pris à rêver de nouvelles sensations, lui devins infidèle, j'achetai des pinceaux !...

Je dois le confesser, de ce ménage à trois, naquirent beaucoup d'enfants... »

Ces enfants sont pour la plupart regroupés à Sagy dans son atelier, véritable caverne d'Ali Baba d'où il sort des toiles de tous les formats et toutes époques les commentant souvent avec humour.

Albert Ronsin, conservateur du Musée de Saint-Dié reconnaissait chez lui plusieurs périodes : *« Dans une première période, de 1961 à 1973, les toiles sont figuratives avec un chromatisme brun rouge très chaud et une palette bien nourrie : elles représentent les belles maisons et chapelles de ce pays de la pierre, abritées sous leur vaste toit protecteur et rassurant. Il est vrai que ces demeures de la Bourgogne du Sud exercent un pouvoir magique sur ceux qui ont vécu leur jeunesse entre leurs murs. Lamartine est de ce pays. Dans une deuxième période qui s'amorce dès 1971, Bernard Bodelet est en quelque sorte "délivré" de son environnement tournugeois, mais ne le regrette-t-il pas ? Ce sont le plus souvent des paysages qui naissent sur sa toile mais ils sont imaginaires. Même les vallées et les montagnes rouges ne sont pas celles des Vosges devenues pourtant, pour lui, terre d'accueil. »*

A partir des années 90, la matière, la couleur habitent le monde de l'abstraction. Certaines de ses peintures ont un caractère mystique (Tétramorphe, triptyque de la « Semaine Sainte », Golgotha). Cette veine, Bernard tente de la poursuivre en apprivoisant la technique des icônes byzantines. Il essaye de nombreuses techniques, peinture à la cire sur toile marouflée, emploie des pigments mais toujours ces lavis qui rappellent l'aquarelle de son enfance. Aujourd'hui, sur de plus grands formats, il crée toujours ces paysages oniriques où le regard se perd pour tenter de comprendre le rêve, son rêve, celui d'un monde imaginé. Dans le même temps, il reprend ses boîtes d'aquarelles, revient à l'hyperréalisme, peint la nature, les insectes, les fleurs et les plantes qui bordent les chemins de Cruzille. Bernard, après avoir exposé régulièrement pendant 37 ans, surtout à Saint-Dié où il devient vice-président des artistes vosgien, à Nancy, mais aussi en Pologne ou en Allemagne, n'expose plus régulièrement. Faute de temps, plaide le retraité... Il a cependant quelques toiles dans des musées ou des collections privées. La peinture, c'est vraiment une partie très importante de sa vie comme le soulignait André Souche :

« Bernard BODELET, fils adoptif de Saint-Dié, dépasse ce qu'on appelle "l'aimable peinture de salon", il nous apporte la qualité que requière un musée. Il m'est particulièrement agréable de féliciter cet homme complet qui manie pinceau ou clavier d'orgue, avec autant de bonheur que le bistouri »



On pourra poursuivre la découverte de ses œuvres et de son parcours sur son site bernardbodelet.com

Sarita Lavender

« Glass maker », celle qui joue avec le verre !

Sarita a d'abord étudié la médecine à l'université de Cambridge au royaume Uni. C'est là qu'elle a vu une première exposition d'un verrier et qu'elle est tombée amoureuse de cette matière. Elle a décidé alors de renoncer à la médecine pour devenir « maître verrière ». Elle a travaillé alors dans le verre pendant une dizaine d'années, apprenant ses techniques à Sidney, en Australie où le mouvement artistique des verriers est très dynamique. Elle a réussi à créer son propre atelier en Angleterre dès 2001 et a travaillé dans le nord de l'Ecosse, à l'école Internationale de la Création verrière.

La famille Lavender a découvert Cruzille en 2006, grâce à une amie, Tess Guillot. Tout de suite séduits par la Bourgogne, Sarita et Andrew, son époux, sont venus s'installer à Cruzille avec leurs trois filles, dès août 2010. Depuis, Sarita a travaillé à l'installation d'un nouvel atelier, ici, à Cruzille ; Isolation, électricité, puis four étaient indispensables pour qu'elle puisse enfin commencer une nouvelle collection inspirée par son nouvel environnement. Sarita est chaleureuse, elle parle de son art avec douceur, avec attachement, elle décrit aussi le village, son village maintenant avec des mots pleins d'admiration.

Son travail du verre

Le verre lui arrive de l'Oregon (USA) en feuilles de couleurs et de transparences variées, mais tous compatibles entre elles. C'est ce verre là qu'elle préfère travailler, il en existe une très grande variété de couleurs. En Angleterre elle faisait surtout, dans le verre de vitre, des inclusions de feuilles de métal, telles que or, argent ou cuivre, qui, à la chaleur subissaient des réactions chimiques et donc des transformations de couleurs et d'aspects ; Elle reste particulièrement reconnue dans son pays pour ce type de travail. Actuellement, la technique qu'elle utilise est surtout le « fusing », terme anglais désignant la technique de verre fusionné. Cette technique consiste à superposer, à froid, plusieurs couches de verre les unes sur les autres, puis à les faire fusionner dans un four à haute température. Après cuisson, ces couches de verre forment un plateau homogène, plus épais, comportant les différents apports.

Elle s'est donc mise à utiliser des verres de couleur. Actuellement, elle étudie pour mélanger les différentes techniques, voire même, elle espère parvenir à une technique unique.



S'installer à Cruzille, y faire naître son nouvel atelier, lui a pris beaucoup de temps ; avant Sarita était en ville et la voici maintenant, dans cette belle campagne de Cruzille. C'est très différent. Son travail s'en trouve considérablement transformé.



D'autre part Sarita tient aussi à partager son temps entre la pratique de son art du verre et la mise en place d'un petit élevage tout à fait original, celui de porcs Berkshire, cochons de couleurs brunes et originaires de l'Angleterre, et d'une fort belle basse-cour dont elle a enfin pu achever l'installation cette année. Actuellement, elle produit quelques porcs biologiques pour la consommation de sa famille, mais à sa façon d'en parler on sent que c'est un domaine qui pourrait prendre plus d'importance... un jour peut être ?

Sarita aime réaliser de grosses pièces mais elle fabrique aussi de petits objets, bijoux, coupelles, qui sont plus faciles à commercialiser (sur les marchés de Noël, entre autres.). Elle a présenté récemment son travail pour une petite porte ouverte.

Elle espère pouvoir bientôt organiser des cours, ou petits stages d'initiation au travail du verre.

Sarita vous accueillera avec plaisir pour vous faire visiter son atelier et découvrir son travail, appelez-la pour prendre rendez-vous. Pour vous rendre chez elle, de la place Ponthus, prenez la rue de Collonges puis la montée des Collots, vous serez arrivés après environ 150 mètres de trajet.

Sarita Lavender
Montée des Collots
71260 Cruzille 03 85 22 74 59

Jean-François PEYRET de l'écriture à la scène

Lorsqu'il est arrivé dans le village en 1978, c'était pour y prendre quelques vacances, ses activités littéraires et universitaires l'avaient jusqu'alors tenu proche de Paris et de Caen. Spécialiste de littérature comparée, traducteur de Heiner Müller, au début des années 80 il est venu au théâtre avec son comparse Jean Jourdheuil, tous deux ont adapté et mis en scène un certain nombre de textes, dont "Le retable des merveilles" de Cervantès, et "Vermeer et Spinoza" de Gilles Aillaud.

En 1995 il fonde sa propre compagnie, et travaille sur un cycle Traité des passions. Les scènes sur lesquelles il a travaillé sont nombreuses : Chaillot, l'Odéon, Bastille, Bobigny, Caen, Strasbourg...



Dès 2002, il monte un Traité des formes qu'il va décliner à travers 3 ouvrages et 3 spectacles "Faust - Une histoire naturelle" avec Jean-Didier Vincent, "La Génisse et le Pythagoricien" et "Les Variations Darwin" avec Alain Prochiantz.

En 2008, il met en scène, aux côtés de Françoise Balibar "Tournant autour de Galilée" à L'Odéon-Ateliers.

Aujourd'hui, il poursuit sa route à travers les textes et les théâtres.

« Sagy : un trop bref séjour (1978-1983), des voisins vite changés en amis, des soirées au Chardonnay, soirées souvent anticipées bien avant la fin du jour, des marches rêveuses et solitaires dans les vignes ; Sagy, c'est surtout au fond du jardin la soue à cochon transformée en bureau de travail. Heures passées devant la grosse IBM électrique ou à écrire à la main sur du papier pelure rose (couleur cochon ?) préparant à mon insu ma métamorphose d'improbable écrivain en possible homme de théâtre. Et, en ce temps-là, jamais une pensée pour le cochon, hôte de ces lieux avant moi. Est-ce pourquoi, comme la Vieille Taupe de l'histoire qui sait si bien faire son travail souterrain, il est revenu, le cochon, et a surgi un beau soir, sous l'avatar de Bibi la truie, sur la scène de mon théâtre pour y faire son tabac ? »



Tournant autour de Galilée
Jeanne Balibar et Bibi la truie,
Théâtre de l'Odéon, 2008

DU THÉÂTRE À LA RÉALISATION...

Denis BOLUSSET

enfant de Cruzille,
il dirige à Shanghai
« La double Inconstance »
de Marivaux en 2011

www.denis-bolusset-li.fr/



Vincent DEDIENNE, passion Théâtre

« Je m'appelle Vincent Dediene, et je suis acteur. Je ne suis pas une vedette - pas encore, mais j'y travaille -, je ne passe pas à la télévision, je n'ai encore eu ni César ni Oscar et je ne me suis jamais drogué...

J'ai découvert le théâtre à Cruzille, à l'école, où Jean-Paul Rullière était venu dans la classe d'Anne Pariset (ou était-ce Jean-Paul Richy ?...) nous faire découvrir et aimer ce drôle d'art qui m'était encore inconnu et n'allait pas tarder à me devenir indispensable.

Nous avons répété puis joué à Champvent dans ce beau théâtre de Mère Folle, une pièce qui -si ma mémoire est bonne - s'appelait *Le petit Ramoneur*.

J'étais ce petit ramoneur (et je crois que je faisais aussi une loutre ou un animal dans ce genre-là, qui se déplaçait sur scène en faisant des roulades..) et je me souviens que j'ai immédiatement pris un plaisir incroyable à jouer la comédie, comme si être un autre, fut-ce une loutre, un ramoneur ou un Roi de France, m'était une chose absolument naturelle, évidente. Le plaisir de mentir, aux yeux de tous, sans scrupules, le mieux possible, sans risquer de se faire gronder...

Je ne sais pas ce qu'aurait été mon enfance, mon adolescence, mes études et ma vie, si je n'avais pas découvert le bonheur d'être sur scène...

Je pense que ça m'a aidé à grandir correctement. Je ne dis pas que j'aurai brûlé des voitures, mais enfin j'aurai sans doute été plus égaré si je n'avais pas connu le théâtre. Aujourd'hui, je n'imagine aucune de mes journées sans le théâtre. J'y pense chaque jour, c'est devenu mon métier, ma langue, ma passion, ma façon de regarder et d'appréhender le Monde.

Après le collège (Victor Hugo, à Lugny), je suis parti au lycée à Chalon pour suivre l'option théâtre, qui a confirmé mon goût et mon ambition pour ce travail. Là-bas, j'ai découvert des auteurs, des écritures, des spectacles et des textes qui ont fini de me persuader que je ne serais sans doute jamais doué pour rien d'autre que pour ça !..

Puis, le bac en poche, je suis parti à Lyon pour faire une école d'acteurs, La Scène sur Saône, où je n'ai passé qu'un an, le temps de rencontrer ceux qui resteront mes amis, et mes précieux partenaires de travail (nous n'avons de cesse de nous retrouver autour d'une bière ou d'un projet...), avant de réussir le concours de l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique (la Comédie) de Saint-Etienne, où j'ai passé trois belles et riches années à ne faire que du théâtre...

Là, j'ai rencontré encore de nouveaux textes et de nouveaux copains, et découvert enfin Shakespeare (que je ne connaissais pas.. la honte !) Corneille, Horvath, Peter Handke mais aussi Lagarce et Guibert (qui deviendront mes auteurs de chevet).



Cripure
avec Jean-Claude
Chiffot au théâtre de
Champvent (2009)

Depuis trois ans maintenant je suis sorti de l'école, et j'ai traîné mes souliers dans plusieurs théâtres de Lyon, Marseille, Paris, Grenoble etc... J'ai joué un Molière, une opérette d'Offenbach à Liverpool et Limerick (Irlande), une pièce autrichienne... Je me promène dans tous les registres, comédie, drame, one man show, avec le même appétit, et la même envie.

J'ai joué avec Denis Lavant dans une pièce de Victor Hugo, "*Le Roi s'amuse*", mise en scène par François Rancillac. Anecdote amusante : nous étions en tournée avec ce spectacle, dans lequel je jouais un petit rôle, presque de la figuration. Nous devons jouer jeudi soir à Mâcon, au Théâtre, et j'avais pris deux petits jours de repos chez mes parents à Cruzille, avant cette date-là.

Le mercredi soir, à 23 heures, le metteur en scène m'appelle : « Vincent, c'est François. Apprends, s'il te plaît, le rôle du Roi pour demain soir à Mâcon, Florent est à l'hôpital il ne pourra pas jouer... »

Me voilà propulsé, en une minute, l'interprète d'un des rôles principaux du spectacle, et je n'ai qu'une nuit pour apprendre tout le texte... Je n'ai quasiment pas dormi.

Le lendemain soir à Mâcon, dans ce théâtre dans lequel j'ai été spectateur un bon nombre de fois, en rêvant de monter un jour sur la scène, me voilà parachuté Roi de France, aux côtés de mon bouffon Triboulet (Denis Lavant), devant une salle pleine (et remplie de cousins, cousines, père, mère, amis...)

Même pas peur ! Même pas mal ! Suite à cette soirée, je suis resté Roi quelques semaines, à Bourg en Bresse, Amiens, Berne... le temps que l'autre acteur sorte de l'hôpital et coiffe à nouveau la couronne !

C'est un de mes meilleurs souvenirs, ex-aequo avec celui de ce théâtre à ciel ouvert, au plein cœur du Mozambique où nous avons joué sous les étoiles...



Le Roi s'amuse. Rencontre du Roi avec Blanche (Linda Chaïb), Mâcon, (2010)

J'ai bientôt 26 ans, je suis un jeune acteur, et je n'ai pas fini de me faire des souvenirs...

J'espère faire ça toute ma vie, et chanter, et danser davantage !!...

Je prépare bientôt un nouveau spectacle, que j'ai écrit et dans lequel je jouerai, seul en scène. Je cherche le titre, si vous avez des idées... »

Actualité :

- "Super heureux" de Silke Hassler à la salle des fêtes de Venelles (13) le 8 mars 2013, et au théâtre des Déchargeurs à Paris du 26 mars au 25 avril 2013.
- "Je marche dans la nuit par un chemin mauvais..." d'Ahmed Madani à Argentan pour la saison 2013/14
- création de "Mais tous les ciels sont beaux" d'après "Cytomégalo virus (journal d'hospitalisation)" d'Hervé Guibert

Julien GUILLOT

C'est à 9 ans que Julien est monté sur les planches pour la première fois, on était en 1983 et c'était sous la direction de Michel Charconnet, pour sa pièce " Le petit prince ". Ils étaient nombreux avec lui, les enfants du village, embarqués dans cette expérience de la scène. L'aventure théâtrale démarrait pour Julien, pour une bonne vingtaine d'année « La gloire en ce château », le Son et Lumière allait en être le deuxième jalon.

L'instituteur Michel comme son comparse, Jean Paul Rullière, qui travaillera souvent avec l'école de Cruzille évidemment, seront bien sûr à la base de cet engagement.



avec Cécile Comte :
le jour d'éphémères

Passionné par cet art spectaculaire, membre très actif du théâtre de Champvent, Julien s'y est jeté « à corps perdu », et il en a fait, quelques années plus tard, son métier. Le voilà donc dès 1995, intermittent du spectacle : l'expérience durera 9 ans, où, souvent aux côtés de Mère Folle, la compagnie de Chardonnay, il découvrira de nombreuses facettes des petits métiers de comédien. Il donnera des cours pendant quatre ans en milieu scolaire, CAT, MJC ainsi qu'au théâtre de Champvent. Cela lui ouvrira les yeux sur le vrai sens du métier de comédien.

Il travaillera beaucoup dans l'équipe technique du théâtre de Mâcon où il vivra, pendant ces quatre ans de programmation, de très belles rencontres, travaillant, entre autres, avec Renaud, Philippe Katerine, Anna Karina, Jacques Higelin, le Cirque invisible de Victoria Chaplin, la Comédie française, des compagnies de danse. « Tout cela m'a certainement ouvert d'autres horizons que le bois de Moine ! » dit-il, en plaisantant !

La liste des pièces ou spectacles auxquels il a participé est longue, on n'en citera que quelques titres repères : "La légende de la Vouivre", " Le Petit Nicolas ", " le jour d'éphémères " et " le chemin des sables " de Jean-Paul Rullière, " Georges Dandin " et " Les fourberies de Scapin " de Molière, " Exercices de style " de Raymond Queneau, " Le mal court " de Jacques Audibert, " Ubu roi " d'Alfred Jarry, "La Mosqueta " de Ruzante, "Henri IV " de Pirandello.

En 2001, n'ayant jamais pu se faire à l'idée d'abandonner le milieu de la vigne, pour lequel, d'ailleurs, il avait fait ses études, il s'installe comme vigneron sur le domaine familial. Pendant quelques années il va mener les deux activités de front, mais ce sont deux métiers exigeants, c'est difficile d'être au « top » dans les deux à la fois, le temps n'est pas extensible, ni l'énergie ! Julien s'engage dans la vigne comme il s'est engagé dans le théâtre, il y met du cœur, du temps, il s'investit. Il le dit d'ailleurs, « j'aime le travail de la vigne et du vin ! J'aime m'occuper du domaine ! ». En 2004, le choix s'opère, au théâtre Julien redevient amateur, et au Domaine de vignes du Maynes, il est vigneron à temps plein.



avec Hervé Philippe : La Mosqueta

Quand il parle de ses expériences sur les planches, Julien retrouve l'émotion, il explique que la seule évocation des noms de pièces le fait frémir. Être assis dans la salle et assister à un spectacle restent toujours des moments très forts. L'un de ses souvenirs les plus marquants ? Peut être " le Mal court " de Jacques Audibert, c'était une sacrée expérience, les choses restent gravées fortement !

Avec les vendanges médiévales, organisées en 2009 et 2010, il avait réussi à mêler ses deux passions. Ceux qui s'étaient laissés embarquer dans cette belle épopée, ne l'ont pas regretté. Faisons confiance à Julien, des planches du pressoir à celles de la scène, il n'y a qu'un petit pas, et gageons qu'il ne manquera pas de le franchir de temps en temps.

Rémi ALLIER

Un p'tit gars du pays qui se fait des films !



Il n'avait pas 12 ans qu'il partait déjà en reportage recueillir les témoignages de gens de Cruzille qui avaient vécu la guerre. Il a, d'ailleurs, à l'époque, réalisé quelques images dans les teppes du village où son frère et ses copains jouaient les stars du film de guerre.

Le petit a grandi. Son amour des images qui bougent, l'a poussé de plus en plus vers le 7ème art. Des petits stages ciné, l'option audiovisuelle au lycée Lumière de Lyon, un peu de photographie, un BTS Montage à Paris et puis le voilà depuis 5 ans à l'IAD, (Institut des Arts de diffusion) à Louvain la Neuve, Université bruxelloise. L'intérêt n'a pas fléchi, sa formation le fait se mesurer à tout : documentaires, reportages, courts métrages, radio mais aussi, scénarios, lumières, sons, accessoires, décors, caméras, direction d'acteurs...

Rémi est actuellement en cours de préparation de son film de fin d'étude. Il en a écrit le scénario en 2012 et il le réalisera début 2013. Le film se passera dans le milieu pittoresque des puces de Bruxelles.

On pourra compléter cette approche du travail de Rémi, et en visionner des extraits, en allant sur Internet remiallier.blogspot.com/

Jan

Cette année 2012, Rémi a réalisé, en doublette avec un ami Pablo Munoz Gomez, Jan un court métrage, qui se fraie une jolie petite carrière et qui, sélectionné, a été bien reçu dans plusieurs festivals. C'est une Fiction de 11 mn, où Jan, joué par Jan Hammenecker, est maçon. Un matin arrive sur le chantier Arthur (Arthur Buysens), un jeune qu'il a connu par le passé et à qui il en veut violemment. Mais le jeune homme est le nouveau stagiaire et les deux hommes vont devoir travailler ensemble. À mesure que la journée avance, Jan tente d'exprimer sa rancœur par le travail ...



LES CRUZILLOIS ONT VRAIMENT DU TALENT !

Comme on l'a vu précédemment, les élèves de la génération de Julien fréquentant la classe de Michèle Thévenot puis de Michel Charconnet se sont initiés à la pratique du théâtre à l'occasion des fêtes de Noël données au Club. Dans "Le Petit Prince" créé en 1983 puis rejoué à Tournus en 1984, il y a déjà tous les acteurs des futurs Son et Lumière. Certains poursuivront l'aventure avec la compagnie de Mère Folle durant quelques temps.



Fin de représentation au théâtre de Champvent de la pièce "Exercices de style". On peut reconnaître, de gauche à droite : Hervé Philippe, Régine Girard, Anne-Laure Baldassini, Isabelle Guillot, Jean-Paul Rullière, Emmanuel Guillot, Cécile Comte, Jean-Christophe Baldassini, Julien Guillot et Florence Talmot.



DES TALENTS QUI SE RASSEMBLENT

1927 : à cette époque, le château appartient à Mme Aumonier, veuve Abeille qui ne semble pas y résider car elle n'y est pas recensée en 1926.

Le maire se nomme Claude Blettery et l'instituteur Joseph Lafarge, tous deux fervents défenseurs de la laïcité : sont-ils à l'initiative de cette manifestation ? Mais sans aucun doute elle est en réaction au célèbre manifeste de l'Assemblée des cardinaux et archevêques dénonçant en 1925 les lois de laïcité (les lois Jules Ferry et la loi de séparation des Eglises et de l'Etat en 1905).



PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1. Orchestre.
2. Comique. « Si les femmes en avaient ... » J.-B. A.
3. J'ai vendu mon âme L. C.
4. Conférence sur l'homme et ses défauts M.-L. D.
5. La Grande Caline M. B.
6. Conférence sur les Insectes V. P.
7. Orchestre.

ENTR'ACTE

DEUXIÈME PARTIE

" TIRE AU FLANC "

Comédie en 3 actes de André SYLVANE et André MOUËZY-EON

PERSONNAGES :

Colonel Brochard MM. X.	Leahutee MM. H. B.	
Dubois d'Ombelle V. M.	Le Sergent-Major G. M.	
Bourache L. C.	Le Sergent J.-B. D.	
Turlot E. G.	Georgette M ^{lles} E. F.	
Daumel A. B.	Solange V. C.	
Mullot L. O.	M ^{lles} Blandin d'Ombelle M.-L. D.	
Mouillard R. C.	Lily R. B.	
Trimballe V. P.	M ^{lles} Fléchois F. B.	

Chœur des Paysans

le CASINO du CHÂTEAU

de nombreux annonceurs ont permis le tirage du programme de la soirée. Parmi eux : Maurice Sologny éleveur de porcelets et C. Perron maréchal taillandier à Saint Gengoux de Scissé.

La distribution des rôles : parmi les jeunes résidant à Cruzille à cette époque, nous formulons des hypothèses quant à l'implication de quelques-uns dans cette soirée :

Marie-Louise Dumont (M-L D) et son futur mari Henri Bajard (H B), Elisa Faucillon (E F : Lisa Guillemaud), Valentine Chapuis (V C), Renée Bonvilain (R B), Fernande Boyaud (F B), Victor Mazoyer (V M), Emile Guillemaud (E G), René Chapuis (R C), Gaston Mondange (G M), Jean-Baptiste Dufal (J-B D), Marie Bégon (M B).

Par contre, quid du «choeur des paysans» ?

Avant la guerre de 39-45, Madame Marie-Rose Frasey, (maman de Jacques et Bernard Bodelet) a travaillé, avec les enfants du catéchisme, de petites pièces, dont les répétitions se faisaient à la cure !

En 1943, une pièce de théâtre fut montée, intitulée "**On purge bébé**" (Vaudeville de Georges Feydeau).

La recette devait aller aux familles des prisonniers de guerre. Edith Ponthus, fille du Maire, y tenait le rôle principal. La mise en scène avait été faite par un monsieur de Martailly. Lucien Bonvilain en était le souffleur.

La fête du muguet ou fête du premier mai

Puis il y eut la très populaire Fête du muguet qui se déroula sur les terrasses du château chaque 1^{er} mai durant les années 50 et 60. On doit l'initiative de la première représentation - en 1955 - à Madame Bigeard, institutrice du village. Restée une seule année scolaire, cette institutrice a pourtant marqué les esprits. Tout le village avait été sollicité pour fabriquer du muguet en papier, des ateliers étaient organisés même chez Madame Boyaud, femme de maquignon, à Sagy (actuelle maison Guillot à l'entrée sud du hameau).



1^{er} mai 1955 :

Les marins

Sylvain Marouby, Lucien Champanay, Jean-Claude Dumonceau, Robert Blanc, Bernard Point, Alain Guillemaud, Jean Boyaud, Michel Baldassini, Jacky Fromagé, Marc Chevenet, Daniel Guilloux

Le Fandango

Christiane Bonnot, Marie-Claude Guillemaud, Jeanne Martin, Danielle Guillemaud, Marcelle Dumonceau, Claude Boyaud, Sylvain Marouby, Yvonne Dumonceau



La fête avec son podium décoré était installée sur l'esplanade Est du château. Du muguet avait été ramassé la veille, avec Mr Galant (qui habitait actuelle maison Van Hecke). À l'entrée de la fête quelques brins de muguet étaient accrochés à la boutonnière de chaque visiteur, qui, le plus souvent, donnait en échange, une petite pièce. Un parquet de bal, était monté par Gaby Chambard, sur le pré au bas des remparts. Une buvette complétait le tout. Les danses apprises à l'école par les enfants étaient hautes en couleurs, Fandango, quadrille des lanciers. Les costumes étaient soit empruntés, soit cousus par les mamans.

La fête a pris de plus en plus d'ampleur et s'est pérennisée jusqu'au début des années 70. Les enfants du château allaient alors ramasser le muguet... Les villageois participaient en masse, chacun ayant son rôle : Louis Ladame et Emile Combié comme annonceurs, on retrouvait aussi Alice Signoret et Henriette Maréchal décoratrices en chef, Didi Charpy, Louis Ladame et Jean Chevalier au tressage du buis, Louis Alabéatrix, Joseph Ligerot et Germain Gauthier au piquage des fleurs... Le comité des fêtes invitait des artistes de renom : Jean Amadou, Los Chacos, musiciens des Andes. Certains évoquent, encore impressionnés, un tireur qui visait à la carabine un objet tenu par sa partenaire ! Des voitures étaient garées partout le long des rues et de la départementale.

Et puis, on ne sait pas trop comment, la tradition s'est perdue. Depuis, on n'a plus vu que, ponctuellement, quelques traditionnels chambardements, perpétrés par quelques jeunes qui ramassaient des objets abandonnés ou jouxtant la voie publique, pour les déposer sur les places des hameaux du village.





Yves THIBORD

L'homme qui pourrait faire danser les étoiles de Fragnes

Ce samedi matin, quand Yves Thibord est arrivé à la maison, il avait dû affronter un solide brouillard pour descendre de sa montagne de Fragnes, afin de répondre à cette petite interview. Le teint hâlé, des yeux bleus très clairs, le regard rieur derrière ses petites lunettes dorées, après les salutations d'usage, il lance : « alors comment on fait ? » et puis il me laisse à peine le temps de répondre ...que le voilà parti.

Le temps file à toute vitesse, Yves raconte :

« Originaire de Troyes, je suis arrivé par hasard à Fragnes parce que j'avais une amie qui y avait une maison, j'y viens depuis plus de 20 ans ; j'avais pris l'habitude d'y séjourner de temps en temps, et puis progressivement de plus en plus souvent. Je crois que j'ai été totalement séduit par Fragnes et ses habitants. Tout de suite j'ai aimé l'esprit du hameau où tout le monde se connaît. C'est si beau, et sauvage, l'autre jour j'ai encore vu un petit renard à la lisière de la forêt. Et puis, en plus, je peux faire tout le bruit que je veux. J'ai l'habitude d'écouter la musique très fort et ça ne dérange jamais personne !

C'est l'arrivée d'Internet qui va transformer ma vie en me permettant de passer plus de temps ici. Avant, pour mon boulot, j'étais obligé de passer beaucoup de temps à Paris. Pendant des années, j'ai arpenté les rues pour dénicher les petits disquaires, les petites boutiques de musique et les maisons de disques. Aujourd'hui, c'est différent. Musicien, moi ? Non, je suis juste DJ. Enfant, je n'ai jamais voulu faire de solfège, j'ai chanté un peu dans des chorales, et puis j'ai attaqué un peu le piano de ma grand-mère, mais avec des couteaux. Ma formation, en musique, c'est plutôt les disques que j'avais écoutés, et surtout, quand j'étais adolescent ! Mes premiers disques ? ... Les Beatles, Bob Dylan et Jimi Hendrix, c'était l'époque ! »

Mais qu'est-ce qui vous a amené alors à ce métier ?

« J'ai commencé à la radio, avec l'époque New-wave. En 1980, j'étais parti à Londres, j'étais fan de Bernard Lenoir (animateur radio France Inter), je m'abreuvais de toute sortes de concerts alors j'y suis allé au culot, je lui ai écrit et proposé de faire des chroniques musicales depuis l'Angleterre. Ça l'a branché tout de suite, et je suis devenu correspondant depuis Londres pendant à peu près un an. En 1981, des choses avaient changé à la radio et j'ai du revenir en France, mais j'avais découvert les labels indépendants et j'avais l'idée d'en créer un pour un groupe de musiciens. A mon retour le groupe s'était dissout, mais le chanteur était resté ; alors, avec lui, on a décidé de monter un groupe studio, on a fait un 45 tours, et puis je l'ai porté à Patrice Bland-Francard (animateur radio France Inter). Ça lui a plu tout de suite et il l'a diffusé sur les ondes de France Inter, dès le lendemain : c'était le groupe « Visible » qui avait comme particularité d'être invisible. Comme ça marchait plutôt bien, on a fait un clip à la télé pour Bernard Lenoir, mais assez vite, on a été confronté aux problèmes de distribution.

C'est l'époque où apparaissaient les radios libres sur Paris. J'ai commencé à « La voix du lézard » (qui deviendra Skyrock), j'ai même écrit, à l'époque, une fiction scientifique qui racontait Internet, avant l'heure.

Je suis allé bosser aussi à Radio 7, et puis sur le projet radio libération, qui allait capoter très vite. A l'époque j'étais dans un projet de télé libre. Un copain de ce projet devait partir en Ethiopie pour Médecins Sans Frontière (MSF), On était en plein début des grands concerts humanitaires de l'été 85, j'ai suivi le mouvement, je me suis retrouvé moi aussi avec MSF, en Ethiopie dans un petit village. Et puis MSF a été expulsé, et moi avec, suite aux événements du moment. Par la suite, avec MSF j'irai au Yémen et en Somalie, aux Philippines, et à travers ces missions je vais toujours rencontrer de jeunes musiciens qui vont me permettre de m'ouvrir à une grande diversité musicale. J'ai fait un article dans Libération sur la new wave à Manille aux Philippines après Marcos ».

Vous étiez avec MSF, c'est la médecine qui vous intéressait ?

« Ah, non ! Pas du tout, moi, c'était la logistique, la médecine j'y connais rien. Mais avec toutes ces expériences, ce qui est devenu évident pour moi, c'est que ce qui m'intéressait vraiment, c'était la musique ! J'avais commencé à écouter le Rai algérien. J'écoutais les chaînes francophones, je me suis intéressé au duo Cheba Fadela et Cheb Sahraoui. Peu de gens y croyaient. Un ami troyen qui avait sorti le premier album de Rai en France m'invita à Londres pour la finition de l'Album Rai Rebels, pour un label britannique, là j'ai rencontré Rachid Baba-Ahmed, le meilleur producteur de Rai en Algérie ; il m'a invité à Tlemcen et là j'ai vécu quelques chose de vraiment innovant qui

m'a changé du rock. On a fait un clip avec un jeune garçon chantant une chanson de mariage de style marocain, clip que la Télé Algérienne a diffusé en pleine finale de la Coupe d'Algérie de football. Succès instantané ! Me voilà installé à Tlemcen. J'ai vécu là-bas des tas d'expériences et rencontré les plus grands chanteurs du Raï, des albums sont sortis à Londres. Puis il y eut les émeutes d'octobre 1988, puis le Printemps Algérien qui fut d'abord un grand souffle de liberté. Retour en France, avec des copains, on a organisé les premières soirées parisiennes autour du Raï. D'abord aux « Bains douches » puis au Shéhérazade où on a pu organiser des soirées hebdomadaires, jusqu'à ce que commence la guerre du golfe en 1991. Le raï était définitivement lancé dans son pays, par contre, on entrainait dans une période difficile, de violence où des chanteurs allaient être assassinés ! Mon ami Rachid, hélas, en a été la victime en 95 à Oran. C'est donc une musique qui conservera toujours une réputation sulfureuse pour les intégristes.

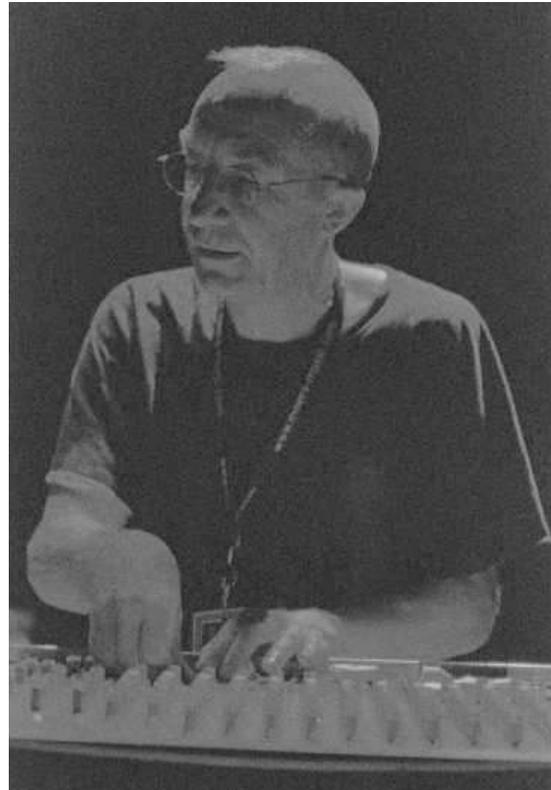
Pendant ce temps, en France, nous, on continue à faire des soirées mensuelles, avec un "mix global", les soirées Cosmomix, je suis devenu DJ de dance floor, et on a commencé alors à me connaître sous le nom de DJ Yves Thibord. Je mélangeais toutes sortes de musique, de tous les genres, Inde, Afrique du Sud, Brésil. En 1995, j'ai commencé dans l'émission de Bernard Lenoir, sur France Inter, les chroniques musicales autour des musiques du monde.

Dans les années 1996-97, virée africaine, sac au dos, avec mon amie : de la Mauritanie, où j'ai rencontré la chanteuse Malouma, au Mali où, dans le désert, j'ai fait la rencontre de Salif Keita, le grand chanteur malien, hasard ou magie ! C'était un très grand moment. Il m'a offert un titre que j'ai pu diffuser dans une émission en direct de Bamako pour France-Inter ! Pour finir au bout de 6 mois au Fespaco, festival de cinéma à Ouagadougou (Burkina-Faso).

Aujourd'hui, les DJ viennent de partout et d'horizons multiples, c'est un mouvement très dynamique, ce sont eux qui représentent la vraie musique du peuple, celle qui se fait dans les quartiers populaires, dans les bidonvilles, dans les favelas, là où il y a beaucoup de jeunes, en grosse proportion dans la population.

Et moi, je continue à chercher d'autres musiques, infatigablement, ou presque, je suis toujours fasciné par cette diversité, par cette vigueur. Forcément dans ces moments là, musique et danse sont associées, on ne s'assoit pas sur des sièges pour écouter toutes ces musiques, il faut que ça bouge ! Plus le temps passe, plus je m'aperçois, que, partout dans le monde l'influence de la musique Afro-américaine s'est fait sentir ; elle est souvent à la base de nombreux courants musicaux de toutes sortes de pays. .

Aujourd'hui je partage mon temps entre Radio Nova et mon activité de DJ qui actuellement consiste à m'entraîner sur un logiciel de mixage. J'ai écrit dans Mondomix avec Big Buddha, un collègue DJ, maintenant. J'anime le blog Cosmomix sur le site du journal. Depuis quelques mois, aussi, je travaille pour la radio Funkhause Europa de la WDR, c'est de la veille Internet pour la rubrique "Global pop news". Ma vie c'est tout ça et avec la musique toujours ».



Des noms de musiciens, de mouvements musicaux, il en a lancé beaucoup, pas facile de les attraper tous au vol dans l'énergie de la discussion. DJ Yves Thibord est étonnant, on n'a pas souvent l'occasion de rencontrer une personnalité comme la sienne. Lorsqu'il est dans sa maison, (ancienne ferme de la Mère James) aujourd'hui, bien souvent donc, il a des activités beaucoup plus terre à terre, il cultive même des topinambours ! Vous avez bien lu, un DJ des folles nuits de Paris, à Cruzille, qui cultive des topinambours, qui l'aurait cru ? DJ Yves Thibord, vous êtes vraiment incroyable !

Pour en savoir plus sur cet homme de la nuit : <http://www.mondomix.com/blogs/cosmomix.php>

DES MUSICIENS ET DES MELOMANES...



Armand Bonnot jouait du tuba (basse de la famille des saxhorns) dans la Batterie fanfare de Saint Gengoux de Scissé (ci-dessus, en 1957 à Lugny).

Cinquante ans plus tard, son petit-fils Jacques Baguet, professeur au conservatoire de Mâcon, dirige un quatuor de saxophones lors d'un concert à l'église de Cruzille. (ci-dessous à droite)



Olivier Maréchal à son piano. Huitième année d'apprentissage, deuxième année au conservatoire de Mâcon et divers concours, mention "très bien, premier nommé" au concours de Paris.



Marcel Faucillon : joueur de clairon, caporal clairon pour les pompiers, il a appris à en jouer à plusieurs autres. Avec Georges Guilloux et Charles Signoret, ils ont été les derniers caporaux clairons recensés en 1950.



Joseph Lafarge et Edgard Ponthus

Monsieur Joseph Lafarge (1897-1969) a été instituteur à l'école de Cruzille de 1925 à 1952. Aidé par une modeste formation musicale, il jouait un peu de violon, il jouait du trombone avec ses deux frères dans la fanfare de Lugny Il utilisait à l'école de Cruzille un petit harmonium à pédale.

« Il apprenait aux enfants à chanter juste et surtout il constitua un petit groupe de flûtes et pipeaux. Pas facile avec ses six trous de monter l'octave ou de sortir des altérations dièse ou bémol, enfin il avait habilement transcrit sur des tonalités accessibles de petits airs populaires, six ou huit mesures, un Da Capo, le tout écrit sur un petit cahier et chacun avec entrain ne s'en tirait pas trop mal ! »



Paul Aumonier chanteur d'opéra (1872-1944), a séjourné au château de Cruzille dans la première moitié du XX^e, son père étant remarié avec Mme Abeille née Barriard, propriétaire du château de Cruzille de 1884 à 1930 environ. Vraie voix de basse, il a chanté dans les plus grande places lyriques les grands airs, de Gounod, Massenet, Verdi etc... Très célèbre au début du XX^e c'est lui qui a enregistré les premiers cylindres (ancêtre du microsillon) pour la firme Pathé ; à l'époque il fallait faire autant d'enregistrements qu'on souhaitait avoir d'exemplaires, il reste connu pour son interprétation de « Le cor » de Flégier. (« J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois, Soit qu'il chante les pleurs de la biche ... ») On peut d'ailleurs encore entendre Paul Aumonier aujourd'hui sur Internet. Certaines personnes du village ont pu le voir ou l'entendre, jadis, dans la première moitié du XX^e, puisqu'il aimait venir chanter la Messe à l'église de Cruzille.



Titouan Guilloux,
11 ans, aime jouer
de la clarinette



Aimé Perret, un adroit "touche-à-tout" qui pouvait tout aussi bien tresser l'osier, travailler le bois, jouer de l'accordéon diatonique pour le bonheur des grands comme des petits... comme ici avec ses petits enfants Paul-Emmanuel et Amélie.
Et qui avait même la main verte !



Marie-Christine et Michel Breton animent une soirée



Alain Varrault, chanteur de rues
à l'orgue de barbarie

Françoise LAGENIE restauratrice de tableaux



Françoise Lagénie est très attachée à Cruzille d'où son mari est originaire ; elle a passé ses vacances 2003 (pendant la chaleur caniculaire) à restaurer les peintures murales du chœur de notre église saint Pierre.

« En raison des infiltrations d'eau, les peintures étaient très délabrées. Des écailles se détachaient des parois, il était urgent d'intervenir. Il a fallu injecter par seringue un mortier spécial pour refixer le plâtre et le stabiliser.

Les peintures les plus anciennes décorent les arcs de l'avant chœur. Elles représentent des motifs floraux, des entrelacs dont les couleurs sont bien conservées, des médaillons avec des noms de saints. Je me suis efforcée de sauver ce qui était encore au mur. J'aurais pu refaire ce qui manquait, mais j'ai préféré conserver intacte la partie originale. J'ai utilisé des pigments naturels selon la technique ancienne.

L'abside présente des peintures plus récentes : un décor qui imite des tentures en trompe-l'œil, bleues, vertes, rehaussées de doré et surmontées d'une voûte céleste piquetée d'étoiles d'or. Ces peintures sont éclairées par la lumière naturelle qui pénètre par deux baies latérales. Elles illuminent littéralement le chœur de l'église. »

Françoise Lagénie a accueilli dans l'église - havre de fraîcheur par rapport à la chaleur caniculaire régnant alors - les nombreux visiteurs et touristes de passage à Cruzille : avec gentillesse elle leur a fait découvrir toutes les facettes de son métier de restauratrice ne craignant pas de coiffer la casquette de guide pour présenter les travaux du chœur.

Diplômée d'une maîtrise de Sciences et Techniques de Conservation et Restauration des biens culturels ainsi que d'une maîtrise d'Histoire de l'Art, c'est tout naturellement que l'association Cruzille Patrimoine l'a sollicitée pour la restauration du chemin de croix. Accrochés de chaque côté de la nef, les tableaux étaient dans un état de dégradation avancée. Des quatorze que compte généralement un chemin de croix, deux ont été perdus : lithographies du XIX^e siècle, ils ont été réalisés par l'imprimerie Lemercier, haut lieu de la lithographie, rue de Seine à Paris.

« Avec mon mari, nous avons commencé par démonter l'ensemble, remettre à plat toutes les déformations, nettoyer à sec par brossage très doux pour éliminer toutes les poussières. Certains personnages qu'on ne voyait plus réapparaissent. Le papier support a été marouflé, collé avec un adhésif souple qui résiste à l'humidité et aux changements de température. Il a fallu le retendre sur des châssis et retoucher légèrement les couleurs pâlies au soleil avec des pastels secs. Le dessin est très habile. En regardant de près, on voit encore le trait du crayon. »



La restauration de tous ces tableaux est terminée depuis 2007, ils ont été protégés par un verre anti reflet, logés dans un cadre neuf et ont regagné leur place originelle.

DE L'OR DANS LES DOIGTS

Lucien GARDIN

Un ami, par Jean-Michel Gasquet, artiste plasticien

« En 1986, très influencé à cette époque par la statuaire africaine, j'eus comme projet la réalisation de structures dont la finalisation serait le bois.

Dans ce but je dessinais des plans très descriptifs à l'échelle de 1/1. (Faces avant et arrière, côté droit, côté gauche, vue plane).

L'ordinateur n'était pas en usage pour l'élaboration des plans de ce travail.

Je soumis cet ensemble à un menuisier de la région. Il jugea l'exécution de ce travail très au-dessus de ses compétences, mais me dit-il, je connais celui qui pourrait le faire, il s'agit de Lucien Gardin, menuisier à Cruzille.

Rendez-vous fut pris.



Je montrais deux de mes plans à Lucien Gardin. L'un, d'une structure de petite taille assez facile de réalisation, l'autre de plus grande dimension et très complexe.

- "A votre choix, par lequel des deux souhaitez-vous aborder ce travail M. Gardin ?"

Après un long silence, Lucien Gardin me regarda et avec un grand sourire, il me dit : " Si vous le permettez, j'aimerais commencer par le plus difficile. "

Ainsi débuta notre collaboration et une très grande amitié. »

Yves MARÉCHAL

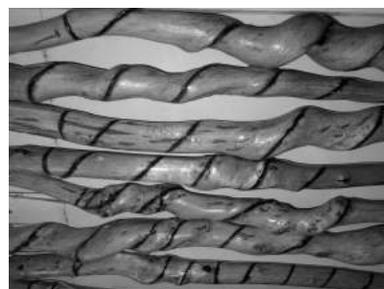
Il adore les petits mécanismes d'horlogerie. Grâce à ses doigts de "fée" il fait revivre des montres, horloges, automates et autres trésors.



Louis LADAME et ses cannes



Après avoir sélectionné les morceaux de bois, il passe des heures à façonner ses bâtons.

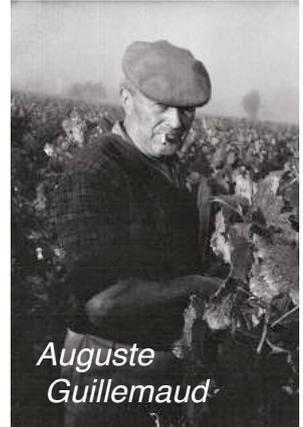


des faiseurs de paniers...



Lucien Bonvilain

On suppose qu'il s'ont été nombreux au village, au cours des siècles et depuis très longtemps. On voit encore en plusieurs endroits des osiers plantés où, sans doute ils devaient s'approvisionner. Voici une petite présentation des plus connus, au cœur du XX^e siècle surtout, ayant appartenu à notre petite communauté villageoise. Il doit y avoir encore beaucoup de maisons de Cruzille où l'on se sert encore de paniers tressés par certains d'entre eux !



Auguste Guillemaud



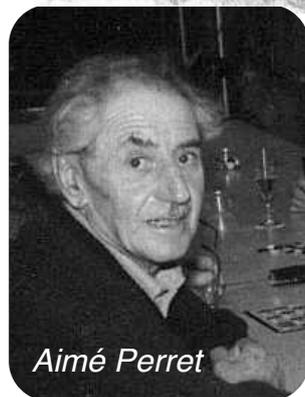
Henri Charpy



Joseph Ligerot



Germain Gauthier



Aimé Perret



Georges Guilloux

Mariline BODELET

Experte en Ikebana et Art floral

Mariline, beaucoup d'entre vous, sans doute, la connaissent, de vue, au moins. Depuis longtemps, elle vit périodiquement à Collonges, avec sa famille dans la maison, berceau familial de son époux. Les enfants ont grandi, la maison est devenue pour eux une maison de vacances ; le couple a pris l'habitude d'y venir de plus en plus souvent. Mariline exerçait le métier de Technicienne de laboratoire, mais, ayant eu 7 enfants elle a pu prendre une retraite anticipée. Ainsi, se trouvant libérée, Mariline a pu et a su utiliser ce temps pour devenir experte dans cet art difficile qu'est l'art floral. Elle le pratique et l'enseigne, maintenant, depuis 17 ans. Elle avait commencé, un peu par hasard, à prendre des cours organisés par la Société Nationale d'Horticulture de Paris, puis avec celle de Versailles. Ensuite, progressivement, elle avait suivi des formations pour être juge, puis professeur du 2ème degré. Avant de passer « maître » dans cet art difficile, Mariline, avait rencontré des dames sur Nancy, qui l'avaient amené à approfondir. Elle a donc commencé à participer à l'animation d'un club. Et puis, gagnée de plus en plus, par cette passion, elle a suivi tout le cursus, elle a participé à des expositions, des concours, à Bourg-en-Bresse, à Cannes, à San Remo. Elle a aussi suivi des stages, des séminaires.

Aujourd'hui, elle explique tranquillement la différence entre l'Ikebana, art traditionnel japonais et l'art floral occidental, tout en disant qu'elle pratique les deux.

L'Ikebana est très ancien, il vient de Chine où il aurait commencé vers l'an 600. Plus tard les japonais ont commencé eux aussi, à s'adonner à cet art, pour en devenir de véritables maîtres. Essentiellement pratiqué par les lettrés, l'ikebana est resté pendant très longtemps un art religieux et guerrier. Il repose essentiellement sur la philosophie du rapprochement entre les 3 éléments : Le ciel (shin), la terre (hikae) et, placé entre les deux, l'homme (soe). La terre est toujours représentée par une fleur

En Ikebana, on se sert exclusivement des éléments au fil des saisons : les petits bourgeons pour le printemps ; les graminées, les roseaux pour l'été ; les feuillages, les mousses pour l'automne ; les branches mortes, les feuillages roussis ou séchés pour l'hiver...



On se laisse inspirer par les formes des branches, qui vont déterminer les angles de placement des fleurs. On utilise un pique-fleurs (sorte de brosse métallique très serrée). On peut éventuellement, dans des vases hauts, se servir de béquilles pour orienter les fleurs.

Il existe 3 grandes écoles.

Ikenobo est la plus ancienne, et la plus classique.

Ohara, très classique aussi, s'inspire, elle, des paysages.

Sogetsu, est la plus moderne, école de Tokyo, elle existe depuis 1925. Son emblème est la lune. C'est elle qui a commencé à transformer les végétaux, puis à y inclure des éléments de bois flottés, de verre, de métal.

L'art floral occidental est beaucoup plus récent. D'origine européenne, il s'est développé en Angleterre assez tard, avec la pratique de la culture florale. C'est au moment des « Lumières » que la culture des fleurs a commencé à se développer pour l'ornement, alors qu'on ne cultivait, jusqu'à ce moment, que les plantes médicinales, appelées les simples dont on se servait en médecine. C'était donc, d'abord, un art, presque exclusivement féminin, de la composition de bouquets.

De nos jours, beaucoup de fleurs sont cultivées en Hollande, pays moderne, très innovateur dans ce domaine. Ainsi, les hollandais ont un peu renouvelé l'art floral occidental en y introduisant des éléments non végétaux, tels que métal, verre, pierres, minéraux etc.

Equilibre et harmonie sont les deux valeurs fondamentales sur lesquelles il s'appuie. Très complexe, très vaste, il offre une très grande diversité de possibilités.

On se sert au départ d'une mousse de piquage saturée d'eau. L'apprentissage commencera par des bouquets, dans des harmonies de couleurs, ronds d'abord, puis asymétriques, qu'on enrichira progressivement. On fait ensuite un très gros travail de finition. Selon le récipient qui sera choisi, on pourra varier les formes à l'infini.



Mariline parle de tout cela avec passion, avec précision aussi. Elle sort les albums, montre des photos de ses expositions, des œuvres de ses élèves. Aujourd'hui, elle fait toujours partie de la branche française de l'Ecole Sogetsu d'Ikebana, et de la Société Nationale d'Horticulture pour l'Art floral occidental. Elle continue à donner des cours, ou à participer à l'organisation de mini séminaires, un peu partout, voire même, à l'autre bout de la France. De fil en aiguille, tout naturellement, elle explique que, depuis qu'elle séjourne beaucoup plus longtemps à Cruzille, elle a le projet d'y constituer un groupe. Elle a d'ailleurs diffusé des petits papiers à ce propos que vous avez peut-être vu chez les commerçants, à Lugny ou ailleurs. Elle a, dans sa maison, une belle salle bien éclairée qui conviendrait parfaitement pour l'organisation d'un cours.

Sur une table, devant la fenêtre, sont jetés, pêle-mêle, branchages, morceaux de bois, laines de couleurs en attente, en « gestation ». Elliott, un gros chien gris, un peu pataud, est là, fidèle, il suit Mariline, dans ses moindres gestes.

L'art floral, vous intrigue, aiguise votre curiosité, vous attire ? Prenez contact avec Mariline. Non loin de la Place Ponthus, en remontant le chemin de l'église, vous trouverez sa maison, dans un bel ensemble de bâtiments, nommé joliment, Les Oiseaux.

Mariline Bodelet
Les Oiseaux - Chemin de l'Eglise
71260 Cruzille
03 85 33 22 80

DES TALENTS MÉCONNUS

Claudine CONSTANT

Elle donne forme à son imaginaire

« Il y a une douzaine d'année j'ai appris et découvert dans un atelier de sculpture à Neuilly-sur-Marne la technique du modelage en terre cuite et des patines faites de pigments. Ayant quitté la région parisienne pour m'installer en Bourgogne j'ai donc tout naturellement continué à l'école d'art plastique de Mâcon.

Mes sujets de prédilections sont les animaux sauvages et des personnages sortis de mon imagination. »



Jean-Paul LINDEPERG



Ville de nuit

Aquarelle
26/12/1993

Pierre RATTEZ

L'homme et la mer

Gouache de Pierre Rattéz : "descente de plage de St Lunaire" : où il pouvait allier son amour de la mer et celui de la peinture.



REMERCIEMENTS

à toutes les personnes qui ont gentiment accepté de livrer leurs témoignages, d'autoriser la publication de clichés personnels, de prêter des documents et photos anciennes :

Patrick Allier, Rémi Allier, Christiane et André Baguet, Danielle Baudras, Isabelle et Raphaël Berthaud, Bernard Bodelet, Mariline Bodelet, Denis Bolusset, Anne Bonvilain, Marie-Christine et Michel Breton, Michel Buchaillard, Yvette Charles, Jeanine Charpy, Alain et Christiane Chiodini, Claudine Constant, Vincent Dediene, Michelle Desseigne, Jean Michel Gasquet, Yvette et Alain Guillemaud, Julien Guillot, Daniel Guilloux, Joël Héras, Louis Ladame, Sarita Lavender, Liliane Lindeperg, Alan Mantle, Olivier et Yves Maréchal, Mère folle, Jean-Charles Montagu, Raymonde Perret, Jean -François Peyret, Karine Rattez, Jean-Paul Rullière, Gabrielle Syre, Yves Thibord.

PHOTOGRAPHIES

1^{ère} de couverture

- structure liquide - Joël Héras
- logo de Cosmomix - Yves Thibord
- paysage de Cruzille - Daniel Guilloux

4^{ème} de couverture

- Nativité 3 - huile sur toile - Bernard Bodelet
- L' Aigle - Chêne Des Marais - 2m - Alan Mantle
- Rose des sables - fil 0,4 mm et résine - Daniel Guilloux
- Panneau rouge - 30 cm x 20 cm - Sarita Lavender
- Totem rouge et or 5 - Bois, peinture et métal - 2 m - Patrick Allier

CRUZILLE, BULLETIN MUNICIPAL

Publication gratuite d'informations municipales

Directeur de la publication : Michel Baldassini

Responsable de la rédaction : François Dediene

Comité de rédaction : Claire Cornillon, Armelle Chapuis et François Dediene

Impression : Bureautique 71 - Mâcon

